ANALYSE SOCIOLINGUISTIQUE DU CONTACT ENTRE LANGUES ET GROUPES JOOLA ET MANDINKA, À ZIGUINCHOR

Caroline Juillard
Université Paris Descartes

1. Introduction

1.1. Sociolinguistique et plurilinguisme sociétal et individuel

Une approche sociolinguistique est utile et même nécessaire pour faire se rejoindre des propositions/considérations sur le plurilinguisme sociétal et individuel d'une part, et l'analyse des faits de langue observables dans les situations concernées d'autre part.

L.-J. Calvet (1993, 1994 : 84-85), reprenant et développant le point de vue de A. Meillet réactualisé par W. Labov, a maintes fois dans ses introductions à la sociolinguistique urbaine, souligné le fait qu'il « *n'y a pas lieu de distinguer entre une linguistique générale qui étudierait les langues et une sociolinguistique qui prendrait en compte leur aspect social : en d'autres termes la sociolinguistique est la linguistique* ».

La démarche sociolinguistique pose donc au linguiste des questions relatives à l'appréhension de situations concrètes contemporaines et à la construction d'instruments de description adéquats. Comment décrire la langue, et l'usage, en tant que fait social ?

La question de la nature des données est centrale en sociolinguistique. L. Mondada montre dans un article récent (2007 : 144) comment « *les exigences en matière de corpus (de « naturally occurring data »¹) vont de pair avec une approche du langage comme pratique sociale : la langue, aux antipodes d'un système abstrait, y est conçue comme un ensemble de ressources indexicalement liées aux conditions de leur usage, prenant sens dans l'action, et donc fortement liée à sa temporalité émergente* ».

L'interaction entre deux ou plusieurs personnes ainsi que la relation de leurs usages dans le cadre interactif sont actuellement au centre des préoccupations des sociolinguistes. Cependant comprendre le processus d'imitation/adaptation dans le cadre interactif reste toujours un défi, et le point de vue relatif à l'importance du contact sur les faits de langue n'est pas nouveau.

Lorsque A. Martinet enseigna à Columbia University à New York – il y fut Chef du Département de linguistique générale et comparée de 1947 à 1955 et y donna un cours intitulé « Languages in Contact », il dirigea la thèse de U. Weinreich. Dans sa préface au livre publié

¹ Cf. Myers-Scotton également (1993 : 3).

par Weinreich en 1953, Martinet écrit : « *Contact breeds imitation and imitation breeds linguistic convergence. Linguistic divergence results from secession, estrangement, loosening of contact* » (p.viii). Martinet se situait alors dans le cadre du bilinguisme plutôt que du plurilinguisme et dans une perspective résolument structuraliste. Comprendre le processus d'imitation/adaptation, tel qu'il se manifeste dans le cadre interactif, reste toujours un défi pour le chercheur. Weinreich évoque dans les dernières pages de son ouvrage, les « linguistic whirlpools » de certaines parties du monde, où certaines langues ont été plus que d'autres exposées aux « linguistic cross currents » (Weinreich 1953 : 113), et il suggère trois grands axes de recherche future : l'étude des contacts de langues multiples, « multiple language contacts » dans des environnements plurilingues, la nécessité d'un cadre théorique commun à plusieurs descriptions, la nécessité d'une typologie des situations (cité par Calvet, 2003 : 20).

Je me suis intéressée, parmi d'autres sociolinguistes, au plurilinguisme conçu d'une part comme manifestant « *the multi-ethnic nature of everyday interactions* » (Myers-Scotton, 1993 : 33), et d'autre part comme marqueur identitaire propre aux groupes qui utilisent comme manière habituelle de communiquer entre soi des formes linguistiques variées (langues, variétés dialectales ou styles) coexistant dans l'espace discursif. Il y a là deux approches un peu distinctes des phénomènes, dont l'une traite plutôt de langues délimitées comme objets de choix dans le discours, et dont l'autre rejette l'équivalence langue/ethnie, en se centrant sur l'hétérogénéité et la complexité de la communication.

Je voudrai à ce sujet rappeler un principe de précaution méthodologique. R. Nicolaï propose de distinguer en effet entre d'une part l'espace anthropologique dans lequel agit celui qui parle (l'« homo loquens ») et d'autre part l'espace construit par le théoricien. Dans le premier, il est significatif que ces choses que l'on peut observer et décrire se passent, et un grand nombre de pertinences différentes sont croisées ; cet espace n'est donc pas celui de la langue seulement. Dans le second espace, le linguiste réfléchit sur le cadre de description adéquat : il s'agit, selon Nicolaï, d'un espace défini par défaut, afin d'éviter la clôture des niveaux d'analyse (phonétique/phonologie, ou système et variation, entre autres), d'ouvrir et de rendre acceptables des problématiques hors du champ, ou encore de faire appel à l'ethnométhodologie ou à d'autres approches encore. Il existe donc là, je le répète, un réel défi pour le sociolinguiste.

Les villes africaines, en particulier, qui ont connu longtemps une organisation de type ethnique et des brassages importants de populations migrantes d'origine variée, rurales entre autres, offrent un terrain favorable à l'étude de la réorganisation/redistribution des formes et des fonctions linguistiques résultant de processus évolutifs de simplification et de recomplexification (Manessy 1992 : 7-23). Les études qui leur sont consacrées se sont multipliées après les indépendances mais le fait linguistique y est plus rarement pris en compte (Calvet 1994 : 133). Le cadre interactionnel également. Or la gestion du plurilinguisme en interaction est un phénomène des plus fascinants, tant pour le locuteur-auditeur, que pour le linguiste qui essaye d'en comprendre le fonctionnement, les régularités, les évolutions. Si on ne cherche pas, comme Myers-Scotton, à élaborer des modèles, mais qu'on s'intéresse plutôt à la diversité et au processus interactif qui provoque et sous-tend les usages variants, alors le terrain plurilingue africain permet sans nul doute de revisiter méthodes et concepts, et d'allier approches linguistiques et sociolinguistiques pour traiter des faits de variation (ainsi que le suggère Manessy 1992 : 22).

L'objectif des études sociolinguistiques qui est bien « *l'articulation entre pratiques et représentations linguistiques dans les contacts de langues et dans leurs effets à la fois sur le corpus et sur le statut des langues* » (Calvet 2003 : 23), me paraît donc tout à fait convenir à ce type de terrain et ce qui suit va tenter de l'illustrer.

1.2. Plurilinguisme en Casamance : identités ethniques et linguistiques à dimensions variables

J'ai pour ma part fait de la recherche en sociolinguistique urbaine dans la ville de Ziguinchor en Basse Casamance (Sénégal), capitale régionale de 124.000 habitants, entre 1985 et 1992 principalement (Juillard 1995 ; Dreyfus et Juillard 2004). Dans cette ville fortement plurilingue (autour d'une cinquantaine de langues et variétés dialectales, d'après un de mes informateurs né et ayant grandi en ville), la population est très mobile et brassée ; on y observe le côtoiement quotidien des groupes ethniques, même si des dominantes ethniques existent dans plusieurs quartiers. Certains contacts sont anciens, prolongeant des contacts vécus dans les villages d'origine ; d'autres sont beaucoup plus récents, en particulier ceux avec des populations migrantes venues du Nord du pays.

J'ai choisi pour ma démonstration de prendre appui sur le contact entre deux langues et deux appartenances ethniques casamançaises, Joola et Mandinka². Ces deux groupes présentent les caractéristiques de « neighbouring languages communities » et de « communication network », entre eux et en incluant d'autres groupes également.

Les langues joola – environ une douzaine de langues ou variétés dialectales³ – font partie du groupe des langues bak, langues du groupe ouest atlantique nord. Le mandinka casamançais fait partie du groupe mandé nord. Ces langues appartiennent toutes au groupe Niger-Congo.

En ville, les citadins distinguent nettement les deux entités linguistiques, joola et mandinka, et certains (principalement des adultes, natifs de la ville et plurilingues) sont parfois capables de dire – en situation d'entretien dirigé – quelles variétés dialectales sont parlées dans leur environnement immédiat : l'hétérogénéité linguistique propre au groupe joola est beaucoup plus importante et donc plus reconnue que l'hétérogénéité propre au groupe mandinka ; cependant, l'usage commun des noms de langues, joola ou mandinka, et des groupes associés, Joola ou Mandinka, est actuellement soutenu par la pratique administrative (recensements entre autres), la politique linguistique sénégalaise, et les enquêtes en sciences humaines, lesquelles contribuent à conférer ainsi un « sentiment d'unité » à ces produits symboliques (Nicolai 2001 : 359).

Il s'agit donc d'un contact entre des entités sociales et linguistiques asymétriques sous bien des rapports : taille du groupe ou étendue du corpus linguistique, prestige et statut de l'un et de l'autre). Ce contact est différencié selon les caractéristiques (centrales ou périphériques, anciennes ou récentes) de l'implantation urbaine. Et il se trouve englobé, ainsi que tous les autres contacts inter-ethniques et inter-linguistiques de cette ville, dans une situation de « language shift » plus général, résultant de la wolofisation accrue des répertoires (en particulier pour les jeunes urbains), c'est-à-dire de l'usage accru du wolof, langue dominante à Dakar et véhiculaire à Ziguinchor, dans les interactions quotidiennes, en particulier familiales (Juillard 1995 ; Dreyfus et Juillard 2004). Cette wolofisation se manifeste par l'exclusion possible des autres langues dans la communication, par exemple du fait de la présence de personnes ne parlant pas les langues locales dans le groupe communicationnel, ou bien par un renversement de dominance linguistique au sein du répertoire entre les générations et les sexes en présence. Ce processus (dont je ne peux dire ce qu'il en est aujourd'hui, car je ne crois pas qu'on en ait fait l'étude récente) est vécu – à l'époque de mes recherches – avec une temporalité variable selon les groupes et les quartiers, centraux ou périphériques. Le changement en cours est initié par les femmes et les enfants

² La question du nom des langues et du nom des groupes qui les parlent est problématique cf. Juillard et Ndiaye, 2009. Nous retiendrons ici des usages et des graphies possibles, pour des entités aux contours peu définis, sinon pour l'usage commun qui en est fait.

³ Le nombre et le nom des langues et variétés dialectales du groupe joola varient beaucoup d'un linguiste à l'autre (cf. Juillard et Ndiaye, 2009).

scolarisés, mais on a observé également des poches de résistance à la wolofisation dans une ville où la population d'origine rurale garde des liens avec les villages. C'est ce mouvement vers plus de wolof dans la communication qui domine et englobe les autres usages linguistiques et qui donc contribue à leur donner un sens différent.

Le bi- ou plurilinguisme conversationnel intra- ou inter-groupe peut donc être influencé et partiellement ou totalement supplanté par le recours au wolof, dans l'interaction telle qu'elle progresse.

Dans une telle situation plurilingue, nous allons voir qu'il est utile :

- d'établir un profil sociolinguistique sur les deux axes du temps et de l'espace.
- Puis de considérer les divers aspects sous lesquels peut s'aborder le contact entre les deux groupes considérés, au sein de cette configuration plurilingue générale.
- Enfin de poser les questions que suscite la diversité des approches et des observations sur ce contact, à partir de données recueillies selon des méthodologies différentes.

2. Profils sociolinguistiques d'une société plurilingue, dans le temps et dans l'espace

En sociolinguistique urbaine, la construction d'un profil sociolinguistique⁵ dépend des objectifs qu'on se fixe mais surtout des méthodologies utilisées pour la recherche et également de la mise en concurrence ou en complémentarité des données obtenues, par l'interprétation qu'on peut en faire.

Ainsi dans l'étude menée à Ziguinchor, nous⁷ avons privilégié dans un premier temps la dimension de l'ethnicité, celle du rapport langue/ethnie – comme dans les recensements ou les descriptions linguistiques –, parce que les informations de cet ordre étaient très partielles. Cependant, cette dimension n'est que très partiellement indicative, à Ziguinchor, de la complexité identitaire, celle des individus, celle des familles, celle des groupes. Par la suite, j'ai donc pris en compte la dimension du temps et celle de l'espace.

La dimension du temps : à partir de la bibliographie assez minimale existant sur le sujet, et en procédant par entretiens auprès d'adultes nés et grandis en ville, et disposant d'une mémoire personnelle et collective sur la coexistence des groupes, des quartiers, des familles et des langues citadines, et sur l'histoire du peuplement de la ville ou/et des différents quartiers, depuis le début du XX^{ème} siècle pour le centre ville, ou depuis le début du peuplement des quartiers périphériques. Par des enquêtes également, celles entre autres portant sur les répertoires des enfants scolarisés et de leur famille, répartis dans les différents quartiers. Celle également portant sur les chronologies d'usages quotidiens d'habitants en contact avec une diversité de personnes, d'âge, de sexe, de profession/activité et d'usages

⁵ Divers spécialistes ont cherché des outils spécifiques à l'étude du plurilinguisme africain et ont discuté l'intérêt d'établir un profil sociolinguistique par pays, région, ville, « speech community », quartier, famille, etc., dans l'étude du contact inter-linguistique et inter-culturel en Afrique. Un profil sociolinguistique est : « *a characterization of the language situation in a state, region, or community, or the language world of the individual* » (Webb et Kembo-Sure 2000 : 43-44) ; il se construit à partir d'informations relatives aux statuts des langues, à leur distribution géographique et démographique, à leur distribution fonctionnelle, leur standardisation et leur codification. Les profils sociolinguistiques sont beaucoup plus approfondis et intéressants à utiliser que les recensements qui jouent un rôle important également sur le plan démolinguistique, mais qui se focalisent exclusivement sur la répartition de la population résidente selon la langue (par exemple, les 1^{ère} et 2^{ème} langues, pour le Sénégal, RGPH 1988) et l'ethnie revendiquée.

⁷ Un groupe de chercheurs français, dont je faisais partie, a enquêté à Ziguinchor en mai 1985 (cf. Juillard 1995 : 20).

habituels de langage différents. Plus quelques enquêtes longitudinales partielles (dont l'une réalisée en temps réel, auprès d'adolescents ré-enquêtés après une période de dix ans environ, cf. J. Lopis Sylla 1992).

La dimension de l'espace : en m'intéressant principalement à la dimension centre/périphérie urbaine⁸, et en procédant à des enquêtes de type ethnographique et d'ethnographie de la communication dans différents quartiers. Cette dimension se recoupe avec celle du temps, puisque le centre-ville résulte d'un peuplement plus ancien, tandis que la périphérie garde encore les traces plus vivantes de ses relations avec le monde rural et les villages de la région ou bien, pour les quartiers de migrants de provenance plus lointaine, les caractéristiques, notamment linguistiques, de relations intra-groupes héritées du terroir d'origine. Au sein de chaque quartier, et en particulier Soucoupapaye, situé à l'ouest de la ville, la dimension du « coin » de vie et du contact habituel en ce lieu s'est opposée très concrètement à celle de la mobilité, intra-quartier et du quartier vers le centre-ville ou vers les autres quartiers ou encore vers le monde rural proche.

⁸ Cette relation centre-périphérie a d'ailleurs été également considérée d'une manière plus large, Ziguinchor étant une ville secondaire par rapport à la conurbation centrale de Dakar. Le rapport centre-périphérie fonctionne généralement au Sénégal comme modèle de la diffusion de la (ou des) langue(s) commune(s), principalement le wolof, mais également le français, et comme modèle des représentations portant sur l'unification linguistique du pays (Juillard et Wald 1994).

Carte 1. L'espace urbain de Ziguinchor

Établir le profil sociolinguistique de ce que j'ai appelé (Juillard 1995) une configuration urbaine plurilingue ne s'est pas révélé simple. Entre autres raisons, la question de l'insertion des individus comme des groupes, au sein d'ensembles identitaires à dimension variable – par exemple, à deux personnes ou dans des groupes communicationnels plus brassés incluant des « étrangers » au groupe de référence, qu'il soit le « coin », même multi-ethnique et plurilingue, ou la ville, la région, le pays – pose en corollaire la question de la mobilité des individus et des groupes.

Le cas de Ziguinchor présente donc une illustration significative d'une configuration urbaine plurilingue où s'observent différents types de phénomènes de contact. On y trouve tout – c'est un réel creuset sociolinguistique, « in vivo », au sens qu'en donne Calvet (1994 : 175-176) –, qu'il s'agisse de l'émergence possible de koinés urbaines et de la modification des idiomes par contact et par emprunt extensif aux langues dominantes. L'étude de la variation inter et intra-dialectale permet de poser la question du nombre d'idiomes. Celle de la véhicularisation linguistique (mandinguisation, wolofisation) permet d'étudier sous un autre

angle le rapport entre langues dominantes et langues dominées. Celle des *habitus* bilingues ou plurilingues dans l'interaction intra-groupe s'accompagne nécessairement de l'étude des formes et de la compétence dans les différentes langues en contact. L'étude générale de la communication urbaine ne peut ignorer l'interprétariat de contact ni le langage par gestes. La prise en compte des catégorisations linguistiques par la compétence, l'accent, ou encore le mélange linguistique alimente la réflexion sur les attitudes et les stéréotypes. Le plurilinguisme local est issu du contact entre langues et variétés du groupe Niger-Congo (langues ouest-atlantiques comme les langues bak – joola, balant, mañjaaku, mankaañ, baynunk, entre autres –, et les langues dites sénégalaises – wolof, pulaar, sereer – auxquelles s'ajoutent les langues du groupe mandé, comme le mandinka), avec des langues d'origine européenne (français et créole portugais, voire portugais, principalement), dans la diversité des compétences et des appropriations en ces langues et variétés.

À partir des données des enquêtes de 1985 et 1987 (Dreyfus et Juillard 2004 58-59, 74), on a fait le constat qu'à Ziguinchor, le joola⁹ s'impose alors par le nombre de ses locuteurs (en tant que L1), et que le wolof est déclaré par les enfants comme la langue la plus parlée en ville.

Selon l'enquête de 1985 (enquêtes en français, portant sur des déclarations de 834 jeunes élèves de fin de primaire), la langue première (L1) déclarée est : le joola (pour 30,4% des élèves), le wolof (21%), le mandinka (12,1%). Mais les trois langues déclarées les plus parlées par les élèves sont : le wolof (parlé par 90% d'entre eux), le mandinka (51,8 %) et le joola (50,8%). On voit que le taux d'usage du mandinka remonte ; c'est là un indice de sa véhicularité. La langue déclarée la plus parlée à Ziguinchor est le wolof pour 72,3% des élèves, le joola pour 19,8% d'entre eux, le mandinka pour 3,8% d'entre eux. La langue première des 264 élèves issus de couples mixtes est le wolof (pour 36,4% d'entre eux), le mandinka (pour 20% d'entre eux), le joola (pour 14,7% d'entre eux).

Le joola est à Ziguinchor une langue de transmission essentiellement familiale, peu répandue chez les autres locuteurs. Une diversité de pratiques héritées des villages d'origine (en Basse Casamance, au Nord et au Sud du fleuve) coexiste donc sans doute avec la variété du joola-fogny, plus véhiculaire, dans les usages entre les Joola en ville. Le mandinka par contre joue un rôle de langue seconde et véhiculaire, pour des locuteurs d'autres groupes ethnico-linguistiques (en particulier sur le marché, ainsi qu'en témoigne l'enquête de 1987 réalisée sur le marché central Saint-Maur).

Il existe également des configurations sociolinguistiques différentes, par quartiers, groupes, familles, etc.

Pour l'interprétation des faits, on a besoin d'une diversité de points de vue sur le contact, que l'on peut aller chercher dans des travaux relevant de disciplines connexes (sociologie, anthropologie, histoire, géographie humaine, etc.).

⁹ Indépendamment de la diversité de ses formes, le joola s'impose comme la principale langue première de la ville. S'agit-il surtout de la variante joola du Fogny ? C'est probable, mais cette variété coexiste en ville avec d'autres variétés.

3. Divers aspects du contact au sein d'une configuration plurilingue

3.1. Importance démo- et sociolinguistique de l'étude du contact entre joola et mandinka

La thématique d'un workshop (septembre 2008 à la SOAS, Londres) m'a suggéré la reprise d'une idée ancienne. C'est en effet à l'issue d'un important et long travail de terrain, réalisé entre 1985 et 1992, que la relation entre les groupes joola et mandinka et leurs langues et usages au sein de cette configuration urbaine, m'est apparue capitale pour différentes raisons.

- Tout d'abord pour des raisons d'ordre démo-linguistiques : ces langues sont encore parlées par de nombreux citadins et transmises et utilisées comme L1 avec les enfants ou comme langue de jeux entre les petits enfants non encore scolarisés, quoique inégalement. Le mandinka est, après le wolof et le joola, la langue déclarée la plus parlée par les jeunes nés de parents appartenant au même groupe ethnico-linguistique (*cf.* enquête de 1987, Dreyfus et Juillard 2004 : 74).

Tableau 1 : Hiérarchie des langues en usage pour les 400 élèves nés de parents appartenant au même groupe ethnico-linguistique (enquête de 1987)

wolof	joola	mandinka	pulaar	français	créole portugais	autres langues	total
27,1 %	19 %	10,5 %	9,1 %	8,4 %	7,4 %	18,5 %	= 100

Les pourcentages ci-dessus ont été calculés sur l'ensemble des échanges – ou relations/langues – déclarés en famille (je parle à chacune de mes relations familiales en telle(s) langue(s) et chacune de mes relations familiales me parle en telle(s) langue(s)), soit 11.182 échanges déclarés pour 400 enfants de fin de primaire, entre 10 et 14 ans.

Tableau 2 : Hiérarchie des langues en usage pour les 299 enfants issus de couples mixtes (enquête de 1987)

wolof	mandinka	joola	pulaar	français	créole	autres lg	total
33,8 %	20,4 %	11 %	9,4 %	8,9 %	2,9 %	13,6 %	= 100

On constate un taux d'usage (sur 6310 relations/langues déclarées) du wolof plus élevé, et surtout une plus grande véhicularité du mandinka dont le taux d'usage dépasse pour ces enfants et leurs familles, celui du joola.

- Ensuite pour des raisons d'ordre sociolinguistique : le mandinka est plus répandu dans les secteurs de peuplement joola que le joola dans les secteurs de peuplement mandinka ; de ce fait, du mandinka peut apparaître dans les interactions quotidiennes de Joola citadins entre eux, en contact avec du joola, langue de base de l'échange, du français et du wolof, mais je n'ai jamais observé de contact entre du mandinka et du joola pour des Mandinka entre eux. On a constaté d'ailleurs que le mandinka est une langue qui se maintient mieux que le joola dans la communication familiale, en cas de couples mixtes. D'autre part, le mandinka joue à Ziguinchor un rôle véhiculaire ou de L2 pour des groupes vivant en étroit contact avec les Mandinka (tels que les Balant), alors que le joola reste une langue essentiellement familiale ou d'usage intra-groupe.

- Enfin pour des raisons liées à l’imaginaire linguistique (valorisation très contrastée de l’une et de l’autre langue) et à l’imaginaire social : les Mandinka sont souvent taxés de « racistes » par les Joola, parce qu’ils manifestent un complexe de supériorité pour leur langue.

3.2. Asymétries entre les deux groupes

L’historicité du contact et du brassage dans la zone et dans la ville est l’une des explications possibles de cette asymétrie. Les différences socio-culturelles en sont une autre : société castée versus société non castée, adhésion contrastée à la « wolofisation » en cours, centrage ethnico-linguistique différent, plurilinguisme des Joola plus important que celui des Mandinka, degré de scolarisation plus important chez les Joola, etc.). Ces différences ont généré des complexes attitudeux en miroir.

Selon la cartographie des noyaux de peuplement et des implantations ethniques en Casamance, résultant des mouvements de population de la fin du XIX^{ème} siècle (Chr. Roche 1985 ; J.-Cl. Marut 1999), le noyau du peuplement joola se situe en Basse Casamance, tandis que celui du peuplement mandinka se situe en Moyenne Casamance, à l’est du Soungrougrou (leur foyer le plus dense et le plus homogène au Sénégal), ainsi qu’en Gambie, au Nord de la Basse Casamance. La mandinguisation des Joolas vivant au Nord du fleuve Casamance a de ce fait été plus accentuée à l’est (dans le Fogny) qu’à l’ouest (dans le Blouf).

Carte 2. Les implantations ethniques en Casamance

La théorie de la mandinguisation des Joolas situés au nord du fleuve, énoncée par P. Péliissier (1966) et L.-V. Thomas (1958-1959) est toujours répandue. Sur le plan linguistique, les locuteurs eux-mêmes reconnaissent une variété, joola-Fogny, distincte parce que mandinguisée, du joola-Blouf, moins mandinguisé, et des manières de parler des villages du Kasa au Sud du fleuve, variétés entre lesquelles il existe beaucoup de variation dialectale. Le terme « mandinguisé » n’est pas réellement défini, mais il semble généralement correspondre au point de vue énoncé par un citadin : « de toutes les façons, tu es joola du Fogny, la plupart des mots de ta langue sont empruntés au mandinka » (cf. en 1987, à la Mairie de Ziguinchor,

un chauffeur mandinka s'adressant à un gardien joola). Cette variété l'emporterait sur les autres en ville.

La coexistence de ces groupes est ancienne en ville, ils font partie des premiers migrants installés dans les quartiers de Santiaba et de Boucotte.

Mais selon Nouha Cissé (entretien réalisé en 1992), historien, proviseur du lycée Djignabo de Ziguinchor, la communauté joola de ces quartiers n'a pas pu, malgré le nombre de ses membres, constituer une communauté d'un contrepoids capable d'avoir une influence culturelle et linguistique sur son environnement, du fait de sa diversité constitutive : « *il existe une constellation de groupes qui évoluent différemment* ». Derrière une apparence de massification¹⁰, cette diversité expliquerait une réceptivité différente aux influences extérieures. La grande adaptabilité de ceux qui se disent joola à leur environnement, se traduit par une plus grande ouverture, linguistique entre autres. D'après Cissé, « *leur évolution va plus dans le sens de l'histoire* ».

Les Mandinka de Ziguinchor, quant à eux, sont issus d'un peuple conquérant, qui jouissait d'une position hégémonique jusqu'à l'arrivée des Français dans la zone (Childs 2010, ici même). Ils jouissent également d'une grande renommée pour leur formation religieuse. Cela a entraîné chez eux un complexe de supériorité et une tendance au mépris de l'autre, notamment dans le cadre du mariage et de la langue. Au sein du groupe mandinka, on observe également des différences de comportement liées à la date et à la durée de leur implantation citadine. Malgré la plus grande densité de ce groupe, les descendants des Mandinka les plus anciennement établis maintiennent moins bien leur langue en ville (face au wolof surtout) et ce sont les Mandinka de la deuxième vague migratoire, celle du Pakao (vers Sédhiou, en Moyenne Casamance), qui arrivés plus récemment (dans les années soixante, selon Mamadou Traoré, professeur d'histoire en ville, entretien réalisé en 1990) croient encore à leur culture et maintiennent mieux l'usage de leur langue en ville. De plus, le lycée Djignabo accueille depuis 1984 des jeunes venant de tous les départements environnants : avec l'arrivée des jeunes venant du Blouf, quelle que soit leur appartenance ethnique, le mandinka a été à nouveau largement utilisé en ville.

Au moment de l'indépendance, selon G. Ducos (1978) et selon nos témoins également, le mandinka était encore, comme dans le monde rural, langue seconde et véhiculaire des musulmans, en compétition en ville avec le créole portugais comme langue de communication au sein des familles issues de couples mixtes. Le créole était ainsi la langue véhiculaire entre chrétiens et musulmans et la langue la plus parlée dans le quartier Santiaba, quartier résidentiel d'intégration pour l'élite intellectuelle et économique (cf. entretien avec Mamadou Traoré, 1990). L'intérêt croissant pour la langue wolof, depuis les années 1970, a fini par déstabiliser complètement ces dominances. Les langues créole et mandinka furent peu à peu supplantées dans leur fonction véhiculaire par le wolof, tout au moins au centre-ville et au sein des regroupements multi-ethniques entre jeunes. Le mandinka comme le créole (avec une plus faible ampleur) peuvent cependant encore jouer un rôle véhiculaire ou de langue seconde dans certains quartiers périphériques, entre des populations provenant de régions où ces langues étaient ou sont encore dominantes.

De l'ensemble de ces considérations, on peut conclure qu'il serait intéressant de documenter divers points.

Le contact mandinka/joola diffère-t-il, et avec quelle ampleur, quelle diversité, dans les villages du Nord du fleuve et dans les villes de Bignona au Nord et de Ziguinchor au Sud du fleuve ? Ce contact implique-t-il automatiquement que la variété joola de contact à Ziguinchor soit le joola Fogny ou bien une koiné urbaine dont l'étude n'a pas encore été

¹⁰ Celle, notamment, que révèlent les enquêtes de 1985 et 1987 mentionnées ci-dessus.

menée¹¹ ? La variation des usages joola est-elle à Ziguinchor plus importante et porteuse de sens que la variation des usages en mandinka ? Quels sont les effets du contact avec le wolof et le français, tout au moins pour les jeunes qui forment la plus grande partie de la population urbaine ? La wolofisation des interactions citadines a-t-elle un impact plus important sur les usages en joola que sur les usages en mandinka ?

Les composantes sociales et individuelles de ce contact devraient inclure la dimension de l'âge et du sexe, de la résidence (centre-ville/quartiers périphériques ruraux) et de la mobilité (migrations intra-régionales ou intra-urbaines).

4. Questions théoriques et méthodologiques

Les manifestations du contact inter-linguistique et inter-groupe sont repérables au sein d'une diversité d'espaces sociolinguistiques citadins, dans la sphère publique et privée des relations inter-personnelles. La question de la clôture ou de la perméabilité/ouverture linguistique des échanges relevés fait écho à celle des frontières ou de la dilution des frontières entre groupes. Une méthodologie à dimensions variables permet d'approcher la réalité de ce contact dans sa dynamique quotidienne.

4.1. Diversité des approches

Les travaux ont fait apparaître à Ziguinchor, comme d'ailleurs à Dakar (Dreyfus et Juillard, 2004), des contours de communautés moins nets, des communautés plus étroitement mêlées, des identités fluctuantes, en construction ou en reconstruction, des traditions culturelles interdépendantes, des langues marquées de nombreux emprunts mutuels et des usages approximatifs ou mélangés. Si à Ziguinchor, l'usage du joola ou du mandinka reste emblématique de l'appartenance de groupe, la relation langue/ethnie est à revoir selon la réalité complexe et variable des interactions intra-groupes.

Je considère donc que doit être envisagée une dynamique de construction de formes de langues ou de discours rendue possible par la « réalité » du contact entre les codes disponibles à l'intérieur d'un espace communautaire perçu comme hétérogène. Le fait de contact est alors considéré comme constitutif et définitoire de l'échange langagier, la communauté de parole étant alors « *définie comme clivée, jamais homogène, toujours caractérisée comme le lieu du contact* » (Nicolai 2001 : 367). À preuve, les interactions que nous avons observées et analysées lors de notre recherche.

J'argumenterai donc en faveur d'une sociolinguistique du contact portant sur des données interactionnelles spontanées et poserai la question des frontières (frontières entre codes et entre groupes).

Mon travail comporte des limites méthodologiques, dues au fait que je ne parlais pas les langues en question, sauf un peu de wolof, et que j'ai eu recours à des interprètes, traducteurs, enquêteurs que j'ai progressivement formés.

Les données qui ont été recueillies tout au long de ma présence sur le terrain sont de nature variable : déclarations organisées par le mode d'enquête, interactions spontanées recueillies *in situ*, entretiens et observations *in situ*. Cet ensemble forme un corpus assez considérable, qui apporte des preuves du fonctionnement du contact plurilingue en ville. J'aborderai, à propos du contact joola/mandinka, tant l'intérêt et l'importance de la diversité méthodologique que des réflexions sur la dynamique interlinguistique, à partir des éléments fournis par les enquêtes.

¹¹ Sapir (1965), dans son introduction à la grammaire du joola-Fogny, indique la prédominance de ce dialecte sur les autres et la possibilité « *of a kind of Kasa-Fogny pidgin that seems to be emerging in market and trade situations* ». Ce pidgin n'a pas été documenté jusqu'à présent.

4.2. Différents types de contact des langues joola et mandinka dans la ville.

La relation inter-personnelle est au cœur de la problématique du contact. Elle a été considérée de plusieurs manières. Tout d'abord à partir d'une enquête macro par déclarations sur les usages habituels de langage entre soi, en termes de réseaux de relations différenciées du plus proche au plus lointain (degré d'intimité : proximité / distance), pour 699 élèves de fin de primaire entre 10 et 14 ans, dans trois quartiers de peuplement ancien ou plus récent et différencié sur le plan de l'ethnicité revendiquée des habitants (Boucotte, Santiaba, Thilène).

« Je parle habituellement telle(s) langue(s) à telle personne (famille et maison, quartier, école, village, commerce), telle personne me parle habituellement en telle(s) langue(s). ». Le questionnement propose un modèle de relation inter-personnelle 1/1 qui n'est pas le plus habituel¹². De plus, les langues sont ici conçues comme des objets délimités, représentées graphiquement par l'initiale du nom, et présentées dans l'ordre de fréquence d'usage. L'intéressé note ce qui pour lui se donne pour du joola, du mandinka, du wolof, etc., dans une configuration sociolinguistique urbaine où les différences de compétences sont normales.

J'ai relevé des régularités fort intéressantes : le plurilinguisme est la norme, quel que soit le groupe d'appartenance considéré, même si la wolofisation s'accroît et même si certains enfants ou certains groupes se déclarent plus plurilingues que d'autres. En particulier, j'ai noté la permanence de l'usage de la langue emblématique du groupe d'appartenance, l'usage du wolof comme L2 pour tous, une wolofisation accrue dans le cas de familles mixtes, un plurilinguisme des relations intra-familiales différencié selon les quartiers, et le fait que le mandinka est une langue plus véhiculaire que le joola.

Élèves joola et mandinka participent à cette régularité sociolinguistique. Cependant, on relève de grandes différences dans la gestion de leurs répertoires (Dreyfus et Juillard 2004 : 79) :

Tableau 3 : Usage de la langue de groupe, du wolof, et alternances de langues pour 400 élèves nés de parents appartenant au même groupe ethnico-linguistique.

Groupes	Échanges où langue de groupe, seule	Échanges où wolof, seul	Échanges où alternances de langues, avec wolof	Échanges où alternances de langues, sans wolof	Total
Joola	33,7 %	19,4 %	22,6 %	24,2 %	= 100
Mandinka	62,3 %	2,2 %	26,2 %	9,3 %	= 100

Les pourcentages sont calculés sur l'ensemble des échanges déclarés en famille, par les élèves de chaque groupe ethnico-linguistique.

Pour les Joola, majoritaires en ville et dans l'échantillon, le wolof est la seule langue d'échange des relations intra-familiales dans près de 20 % des échanges considérés, tandis que pour les Mandinka, le taux est presque nul. Inversement, les élèves mandinka déclarent utiliser le mandinka comme seule langue d'échange dans près de 2/3 des échanges intra-familiaux (1/3 des échanges seulement en langue joola seulement pour les élèves joola) ; de plus, des alternances entre la langue de groupe et d'autres langues que le wolof sont nombreuses à être déclarés par les élèves joola (1/4 des échanges).

¹² Mais il m'était à l'époque trop difficile, pour différentes raisons, de travailler concrètement sur le contact entre plusieurs personnes. Le recueil ultérieur d'interactions a tenté de compenser cette lacune.

Deux profils d'élèves plurilingues témoignent des effets des contacts inter-ethniques dans le quartier et dans la famille.

Voici tout d'abord le cas de Pierre B., 11 ans, joola, chrétien, père médecin, mère ménagère à la maison, quartier central Boucotte. Il cite les langues parlées en fonction des personnes à qui il s'adresse (n=4 langues) ou qui s'adressent à lui (n = 9 langues) ; ces langues sont citées dans leur ordre de fréquence.

Tableau 4 : Profil sociolinguistique de Pierre B., Joola, quartier Boucotte

Pierre B.	Langues parlées à :	Langues que lui parlent :
<i>Famille et maison</i>		
Grand-père paternel	joola	mandinka
Grand-mère maternelle	joola, mandinka	mandinka
Père	joola, wolof	joola, wolof
Mère	joola, wolof	joola, créole, wolof
Frères	joola, wolof, français	créole
Sœurs	joola, wolof, français	balant, pulaar
Neveux, nièces	joola, wolof	wolof, français
Amis de la maison	----	balant
locataires	----	créole, mandinka
Oncles pat. et mat.	joola, wolof	joola
Tante paternelle	joola, wolof	joola, mandinka
Tante maternelle	----	joola, créole
<i>Quartier</i>		
Voisins	----	wolof
Voisines	mandinka, wolof	créole
Copains du quartier	wolof, mandinka	----
Chef du quartier	joola, mandinka, wolof	----
<i>École</i>		
Maître, directeur	français	français
Camarades de classe	wolof, français	wolof, français
Amis du village	joola, français	joola, français
Marchands, boutiquiers	wolof	

Le côtoiement ancien des migrants joola et mandinka dans ce quartier est manifesté dans ce profil par le fait que les grands-parents parlent à leur petit-fils en mandinka, la langue véhiculaire du quartier ; cette langue est concurrencée par le wolof pour la génération des parents et des petits-enfants. Au village, on ne parle pas mandinka. Le français s'introduit dans les usages des jeunes scolarisés.

Le mandinka est également parlé par Pierre (en langue seconde, après le wolof) avec les copains de son quartier.

Les Mandinka présentent généralement des profils plus conservateurs et plus endocentrés que les Joola, avec lesquels ils cohabitent pourtant. Mais on constate que le joola entre dans le répertoire des jeunes mandinka par contact avec un entourage joola ou des camarades joola. En particulier à Boucotte : une jeune fille mandinka m'a dit qu'elle y parle joola, dans la rue.

Voici un profil plutôt rare d'un jeune mandinka qui maintient bien l'usage de sa langue en première position d'usage et qui déclare également des échanges particulièrement plurilingues ; il réside dans le quartier Thilène, à l'est de Ziguinchor, fréquenté par une diversité d'ethnies.

Tableau 5 : Profil sociolinguistique d'Ibrahima S., Mandinka, quartier Thilène

Ibrahima S.	Langues parlées à :	Langues que lui parlent :
Famille et maison :		
Grand-père	Mandinka	Mandinka, wolof, pulaar, joola
Grand-mère	Mandinka	Mandinka, wolof
Père, mère	Mandinka, wolof	Mandinka, wolof, français
Grand frère	-----	Mandinka, wolof, pulaar
Petit frère	Mandinka, wolof, pulaar	Mandinka, wolof, joola, français, pulaar
Oncle	Mandinka, wolof, joola, français, pulaar	Mandinka, wolof, pulaar, joola
Tante	Mandinka, wolof, pulaar, joola	-----
Cousin	Joola, wolof, français, mandinka	-----
Quartier		
Voisin	Pulaar, wolof, mandinka, joola	Mandinka, wolof, pulaar
Amis du quartier	Mandinka, wolof, français, pulaar	Mandinka, wolof, pulaar, français
A la boutique	Pulaar, joola, wolof, mandinka, français	Pulaar, wolof, joola, mandinka
École		
Camarades d'école	Français, pulaar, wolof, joola, mandinka	Français, wolof
Les maîtres	Pulaar, français, wolof	Français, wolof
Directeur	Français, wolof	Français, wolof
Au marché	Wolof, pulaar, mandinka, joola	Français, pulaar, mandinka, joola

Les deux langues les plus parlées en famille sont le mandinka et le wolof. Ibrahima déclare parler également pulaar et joola en famille et hors de la famille, mais avec quelle fréquence, quelles compétences et quels mélanges ?

On voit ici l'intérêt d'approfondir la question de la gestion individuelle des répertoires linguistiques selon le type de relations, familiales ou autres. La fréquence et la mixité des usages apparaissent, sinon les compétences. Le caractère emblématique de la langue de groupe, perceptible au plan macro, est relativisé par l'importance des usages mélangés au sein de la famille.

Qu'en est-il maintenant du rapport entre les deux langues, joola et mandinka, dans les interactions ?

Les choix de langues dans un tel espace plurilingue sont-ils toujours à interpréter comme une stratégie interactionnelle au sens de Gumperz (1982) ou comme des choix marqués ou non marqués au sens de Myers-Scotton (1993) ? Et quelles implications peut-on en tirer relativement à la modification en cours des formes et des fonctions des langues ? Y a-t-il des individus, des regroupements et des échanges, plus plurilingues que d'autres ? Quels en sont les raisons et les facteurs ?

Je présenterai ci-dessous deux cas qui montrent, l'un que la compétence variable dans la langue de l'autre est un facteur déclenchant du changement de langue, l'autre que le changement de langue spontané entre soi, personnes du même bord dans un espace plurilingue, est valorisé sans qu'il semble entrer dans une stratégie particulière.

A. Le manque de compétence déclenche le changement de langue.

Ceci a pu être bien observé sur les marchés urbains. En particulier sur le marché Ngelaw qui est situé dans un quartier où dominant numériquement les Joola et les Mandinka. En principe, chacun connaît la langue de l'autre s'il a grandi dans le milieu ; mais les compétences réciproques sont très variables. On a relevé sur ce marché un certain nombre

d'interactions qui indiquent toutes l'adaptation du vendeur à son client, que le vendeur soit mandinka et le client joola, ou inversement.

Voici un dialogue entre un vendeur d'oranges mandinka et sa cliente joola qui, semble-t-il, ne se connaissent pas ; le vendeur commence par les salutations rituelles dans sa propre langue :

- 1 Vd : **mbariŋ muso ibexeroto**¹³?
Ma soeur es-tu en paix ?
- 2 Cl : **xadrõŋ**
La paix seulement
- 3 Vd : **oranse beto fele naa sãŋ**
Voici de bonnes oranges viens acheter
- 4 Cl : **saamo jalolom**¹⁴ ?
Le tas est à combien ?
- 5 Vd : **dalasi muãŋ**
Vingt francs
- 6 Cl : **muãŋ** butumbu ? inje ijamot kumãndiŋ
Muãŋ c'est combien ? je ne comprends pas le mandinka
- 7 Vd : kabanen keŋ + unome panibeneni
Vingt francs seulement + achète je vais te rajouter
- 8 Cl : usenom sisan sifegir ++ ajaburum nibile baj jat
Donne-moi trois tas ++ aujourd'hui je vais avoir un invité
- 9 Vd : kamat unom + manu benen fafayo
Alors achète + rajoute la papaye
- 10 Cl : fo butumbu ?
C'est combien ?
- 11 Vd : kabanen di ugen
trente
- 12 Cl : let ugumbul ?
Peux-tu diminuer ?
- 13 Vd : butumbu nu baje ?
Combien as-tu ?
- 14 Cl : kabanen
vingt
- 15 Vd : benento futok
Rajoute cinq
- 16 Cl : usenom +yab sikoras + ejaw
Donnes-moi + tiens c'est l'argent + je pars
- 17 Vd : yo urigbo sum
Oui bonne route
- 18 Cl : iyo
C'est bon

¹³ La transcription des interactions présentées dans ce texte n'est pas homogène. Elle a, dans un premier temps, été réalisée sur place, après l'enquête, à l'aide des jeunes de Ziguinchor avec lesquels j'avais fait les relevés d'interactions commerciales et les enregistrements de conversations. Elles ont ensuite été vérifiées par des locuteurs alphabétisés dans ces langues. La transcription du wolof est la plus sûre, celle des autres langues l'est moins. L'interaction commerciale n'a pas été enregistrée, en raison des difficultés matérielles – impossible d'enregistrer sur un marché bruyant – ; elle a été notée directement au crayon sur un cahier. Le *mandinka* est transcrit en caractères gras et le *joola* en caractères normaux. + et ++ indiquent une pause de la voix.

¹⁴ La forme correcte est **jaluleemu**.

Le changement de langues vient de la cliente qui dit ne pas bien comprendre (= parler ?) le mandinka ; elle connaît les salutations d'usage, mais ne peut ou ne veut poursuivre l'échange en mandinka ; elle se trompe (tour de parole 4) en disant : « jalolom » au lieu de « jaluleemu », la forme correcte. Au tour de parole 6, elle dit même qu'elle ne comprend pas la langue mandinka qu'elle a utilisé jusque là, et elle passe au joola. Le vendeur la suit alors (tour de parole 7), mais le joola qu'il utilise est parfois erroné (tour de parole 11, il dit : « ugen » au lieu de « kuñen »). Cette interaction donne un exemple des éventuelles difficultés de la communication inter-linguistique dans une ville plurilingue, et des efforts d'adaptation réciproque des locuteurs.

On voit ici concrètement que l'objectif de la transaction commerciale nécessite une convergence inter-personnelle et que l'usage s'adapte à cet effort de coopération mutuelle.

B. Alternance de langues dans une conversation intra-groupe, entre de jeunes pairs joola lycéens (classe de terminale), dans le quartier Soucoupapaye, dont le peuplement dominant (plus de 80 %) est joola.

Il s'agit d'une partie de cartes : les joueurs jouent et parlent à la fois ; il n'a pas été possible de les différencier autrement que par l'alternance des tours de parole ; le rythme est très rapide¹⁵ ; l'extrait présenté se situe à la moitié d'une longue interaction d'une centaine de tours de parole :

- 50 pan itire bero
je vais miser là-dedans
- 51 bero letujamde ++ wan umãñmi benarey
là-dedans tu n'y penses pas ++ ce que tu veux t'accaparer
- 52 wallay ! bebotabu jat
par Dieu (juron) ! pour entrer aujourd'hui
- 53 sãñken galab
parles vite
- 54 partie jouée !
- 55 ah oui, quand c'est lent !
- 56 fulempafu fia foofu !
ta barbe (= le roi de coeur), voilà !
- 57 amãñkolya!...sãñoleemu !
ce n'est pas clair! ... c'est un fraudeur !
- 58 kolyatale !
ah! c'est clair (=il n'y a pas de vol)
- 59 amãñkolya !
ce n'est pas clair !
- 60 he waaw ?
et qu'est-ce qu'il y a ?
- 61 sãñoleemu !
c'est un fraudeur !
- 62 ha nata...
Ah bon, j'ai pris

¹⁵ L'interaction a été enregistrée. Cependant je n'ai pu identifier tous les locuteurs, lors de la transcription. C'est pourquoi seuls les tours de parole différents sont identifiés. L'extrait démarre au cinquantième tour de parole. Le joola est en caractères normaux, le wolof en caractères italiques soulignés, le mandinka en caractères gras, et le français en caractères normaux soulignés. Comme pour l'interaction précédente, l'homogénéité des transcriptions est relative.

- 63 e ! ulal kasãŋkenku mandinkay kute
Ah, nous sommes en train de nous exprimer en mandinka ici
- 64 e ! mo jajak (rires)
ah ! c'est positif

L'interaction se poursuit en joola, langue de base de l'échange, mélangé de français et parfois d'un peu de wolof. La part de wolof est beaucoup plus importante dans une autre interaction entre jeunes joola, en présence de jeunes filles (Juillard 1995 : 115-117).

Le constat du contact au sein des interactions de formes linguistiques diverses attribuables à des entités délimitées par les moyens de l'analyse linguistique (ici des langues) n'est pas suffisant pour problématiser l'espace communicationnel au sein duquel se construisent les identités personnelles et collectives au moyen de pratiques discursives mélangées, dans un environnement majoritairement plurilingue.

J'ai appelé (Juillard 2001 : 22) cette activité des sujets interagissant par la parole et l'action la création d'un espace sociolinguistique pluriel partagé. Le mélange linguistique observé indique plus que la diversité des profils personnels et des appropriations linguistiques ; il est l'élément émergent porteur d'un symbolisme co-construit par les agents, le référent de leur univers sociolinguistique propre autant que collectif, constamment en mouvement et recréé.

C'est donc au sein de cet espace en mouvement que survient et peut s'interpréter cet usage spontané du mandinka, sa reprise par les autres participants et la catégorisation épilinguistique positive qui est finalement énoncée, celle-ci faisant office de conclusion à cette alternance temporaire, qui ne sera pas reprise ultérieurement.

Cet usage particulier montre que le plurilinguisme est une expérience communautaire, et que la dissociation par le linguiste d'usages considérés comme disjoints, ne peut décrire le réel fonctionnement de la communication qui utilise de façon régulière ou variable une diversité de moyens qui sont à disposition dans le répertoire.

Dans le cas des deux interactions présentées ci-dessus, la part du wolof est faible, voire nulle. Je dois rappeler qu'elles ont été relevées loin du centre-ville. Elles m'ont ici permis de focaliser ma réflexion sur le contact étroit entre joola et mandinka.

La complexité et l'enchevêtrement des relations, des identités et des langues, à l'intérieur des concessions familiales et des zones de voisinage au sein des quartiers sont également perceptibles à l'observation *in situ*. Pour cela, une immersion a été nécessaire, afin de procéder à des enquêtes de type ethnographique.

J'ai pu procéder à Soucoupapaye, en 1989, à des observations en durée, à des entretiens et à quelques enregistrements de conversations, grâce à l'appui de diverses personnes joola du quartier avec lesquelles j'avais pu nouer des liens de confiance, en particulier une femme qui parlait bien français, le délégué de quartier, et un jeune homme, déscolarisé.

Dans ce quartier à dominante joola, où cohabitent quelques familles mandingues et toucouleurs, j'ai pu remarquer la diversité des profils – selon l'origine villageoise ou citadine – des répertoires et des « patterns » communicationnels des Joola. La plupart d'entre eux sont plurilingues (principalement : joola, mandinka, wolof), et l'appropriation des langues secondes s'est faite par le contact dans le voisinage s'il ne s'est pas fait préalablement dans la famille. Cette tendance existe aussi chez les Mandinka, et dans certains coins de ce quartier, il existe une dominance du mandinka résultant, d'après les entretiens réalisés, de l'impact et du rayonnement de certaines familles établies depuis longtemps dans la zone. L'usage du mandinka déborde au-delà des relations strictement familiales, en dépit d'un rapport numérique défavorable aux Mandinka. On a constaté que les Joola qui habitent à leur contact parlent très bien le mandinka, et que les jeunes garçons mandinka et joola observés à jouer au ballon s'expriment couramment dans les deux langues.

Le témoignage de la famille Th., toucouleur, atteste de cette dominance du mandinka dans leur zone, mais également de la concurrence wolof/mandinka.

Tableau 6: la famille Th., Toucouleurs du quartier Soucoupapaye

Cette famille est installée là depuis 1956. Le père, Toucouleur, est perceuteur. Né dans la région de Thiès, il parle très bien sereer, wolof et toucouleur : « Il entend¹⁶ le mandinka et le joola+ mais il ne s'en sort pas ++ on rit de lui s'il parle », dit l'une de ses filles. C'est pourquoi, le wolof est la langue qu'il parle le plus. C'est d'ailleurs la langue de communication entre ses trois épouses. La première est Toucouleur, la seconde Joola, la troisième Mandinka. La troisième épouse comprend le joola, car elle est originaire de Bignona ; elle peut donc parler joola avec la deuxième, qui ne comprend pas le mandinka. La première comprend le joola et le mandinka, mais ne les parle pas. Depuis le décès de la grand-mère, en 1989, on ne parle plus guère le toucouleur dans la maison. Les langues qui sont le plus parlées sont le mandinka et le wolof.

Le mandinka est souvent utilisé entre les enfants de la maison, du fait de la dominance mandinka dans la zone : « Les maisons + ici + à droite et après la mosquée + ce sont des Mandingues¹⁷ ++ en face + ce sont des Joola du Fogny qui parlent mandingue et wolof ++ à gauche + ce sont des Joola qui parlent joola et mélangent des mots de mandingue ++ puis ce sont des Balant¹⁸ + les vieux parlent balant + les jeunes mandingue ++ à l'école coranique en face de notre maison + les enfants parlent plus mandingue que wolof + même les enfants Peuls et Joola ++ à côté il y a une famille baïnouk ++ lui est musulman et parle joola et baïnouk + mais en mandingue seulement avec sa femme + une Mandingue qui ne comprend pas les autres langues ++ ici + lorsqu'il y a une grande réunion+ un baptême + on parle mandingue + un peu wolof ++ vers chez S. c'est plus Joola ++ vers le goudron + il n'y a que des familles Peuls ++ on y parle peul et wolof ».

Dans la maison, les petits enfants, de trois ans, quatre ans, ne parlent que le wolof. C'est quand ils vont fréquenter les autres, au dehors, qu'ils vont apprendre le mandinka. De 4-5 ans jusqu'à 12-13 ans, pour ceux qui fréquentent l'école, ils vont bien parler mandinka. Ensuite, l'usage du wolof domine.

Les frères aînés comprennent le pulaar, car ils sont allés au village où est né leur père. Mais avec celui-ci, ils parlent en wolof. L'une des filles est en terminale au lycée ; elle est la seule du quartier en ce cas ; elle se débrouille en pulaar, mais elle parle en wolof avec les parents. Comme sa propre mère ne comprend pas le mandinka, elle lui parle en joola : « J'ai des difficultés pour parler joola + pourtant j'ai grandi ici + mais je me débrouille + je parle joola au village avec mes oncles ++ dans le quartier aussi+ je parle joola ++ je parle très bien wolof + c'est ma langue la plus courante + je parle très bien mandingue aussi ++ mais le wolof parlé par ici est contrôlé par le mandingue + je traduis directement en wolof du mandingue ++ les Mandingues dominant ici + c'est eux qu'on a le plus imité + ils nous colonisent+ ils ont laissé leur empreinte ici+ le Mandingue n'essaie pas de parler autre chose+ il te pousse vers sa langue ++ entre grands + ici + on parle wolof et mandingue ++ sans mélanger+ une langue ou bien l'autre + pas les deux ensemble¹⁹ ++ français rarement ++ les petits mélangent + s'ils ont des problèmes pour dire en wolof + ils emploient directement le mot mandingue ».

Cette expression d'une concurrence entre mandinka et wolof, sensible dans d'autres zones de la ville également, est d'autant plus significative que la maison Th. a également beaucoup influencé les autres familles de la zone : « en 1975-76 pour parler wolof + il fallait venir chez les Th. » affirment les gens du quartier.

(cf. Dreyfus et Juillard 2004 : 170-171)

¹⁶ C'est-à-dire : comprend.

¹⁷ Le terme « mandingue » est plus souvent utilisé par les gens lorsqu'ils s'adressent en français à des Blancs.

¹⁸ Les Balant viennent de l'Est de la ville et parlent le mandinka en L2, du fait d'un contact en durée avec les Mandingues dans leur région d'origine.

¹⁹ Ce qui signifie : sans alternances intra-phrastiques.

Qui influence qui ? Qui imite qui ? Quelles sont les raisons de la variation des répertoires et des usages ? Une appropriation et une compétence variables, ainsi qu'en témoigne cette illustration, caractérisent les divers profils personnels ou familiaux. Ceux-ci s'insèrent au sein d'une diversité de compétences et d'appropriations, dans le quartier, dans la ville, à mettre en relation avec la diversité des âges, des appartenances et des parcours. L'usage du mandinka peut dans certaines circonstances être plus dominant que celui du joola, avec lequel il se trouve en contact ; cependant l'usage du wolof par les jeunes et les femmes tend à s'imposer, même au sein de pratiques bi ou plurilingues. Les différentes approches le confirment, ainsi qu'en témoignent certaines des illustrations présentées ici.

L'expansion du wolof au Sénégal, et à Ziguinchor en particulier, est-elle donc de nature à modifier / bouleverser les rapports entre les deux groupes concernés et leurs échanges langagiers, et si oui, dans quel sens ?

5. Conclusion : arguments en faveur d'une sociolinguistique du contact

Si le destin d'un groupe est lié à la capacité de ses membres à produire une réponse aux défis nés de la rencontre avec les autres, le multilinguisme au quotidien est l'une des réponses possibles, comme l'attestent les données recueillies à Ziguinchor. L'ouverture des répertoires ainsi que le mélange linguistique au sein des interactions, ne sont pas systématiquement liés à un affaiblissement intra-groupe. Ils sont aussi le signe d'une mobilité, d'une adaptabilité, d'une réorganisation sociolinguistique des personnes et des groupes concernés.

Le multilinguisme peut-il être considéré comme un marqueur identitaire ? En ce cas, à Ziguinchor, l'appartenance joola ou mandinka revendiquée devrait pouvoir être associée, non plus seulement à l'usage emblématique de la langue de groupe, mais également à une certaine pratique du multilinguisme de contact. Outre les usages habituels de langage entre soi, dont témoignent certaines de nos illustrations, il ne faut pas mésestimer la part ludique du mélange des langues que mentionnent également M.-Chr. Varol (1990 : 63), à propos du multilinguisme (turc, judéo-espagnol et français) d'une famille judéo-espagnole d'Istanbul, et A. Tabouret-Keller, à propos du multilinguisme (alsacien, allemand et français) pratiqué dans les « winštub » de Strasbourg. Tabouret-Keller dit ceci, à propos des chants plurilingues que l'on peut y entendre : « *the alternate use of different languages....can, on certain occasions, merely represent a way of making full use of one's language potential* » (1983 : 141). Cette part ludique ne nous est pas apparue clairement, en raison de notre incompetence dans les langues en question, mais il ne fait pas de doute qu'elle existe. Les aspects emblématiques du contact des langues, qui nous paraissent, à nous Occidentaux, d'emblée si prépondérants, devraient donc être relativisés.

La problématique de l'influence, voire du charisme ou du pouvoir, qui commandent l'imitation, doit être examinée sous de nombreux aspects, ainsi que le suggère le contact social et linguistique ici rapidement évoqué, entre Joola et Mandinka de Ziguinchor.

On peut, comme Nouha Cissé (cf. entretien de 1992 mentionné ci-dessus), penser que les Joola de Ziguinchor manifestent une adaptabilité plus grande. Les Mandinka manifestent, globalement, un certain retard sur les Joola, dans l'adhésion à l'usage du wolof. La compréhension de cette avancée ou de ce retard est à chercher nous semble-t-il, dans la prise en compte des temporalités et d'une histoire différente, tant pour les personnes que pour les groupes concernés. Le conservatisme ou l'adaptabilité/ouverture linguistique des groupes en question sont – ils des indices sociaux non négligeables au sein de la cité ? Ils devraient en ce cas pouvoir être reliés à d'autres indicateurs. Une description plus approfondie des échanges dans la seule langue de groupe ainsi que des échanges multilingues devrait donc être tentée, selon les divers paramètres de la vie sociale de ces groupes.

De plus, la saisie des situations de contact de langues et de populations à Ziguinchor ne peut s'envisager sans une référence au multiple et à la complexité, qu'il reste encore à théoriser et à documenter, si possible par des équipes que je souhaiterais interdisciplinaires et composées de locaux (natifs de la ville) et d'étrangers, afin de pallier tant au biais de

l'appartenance ethnico-linguistique propre au chercheur d'origine locale qu'à celui des construits ethniques et linguistiques véhiculés et transmis par le savoir européen.

À l'issue de ce long travail de terrain et d'analyse, et après avoir pu confronter ces résultats de recherche à d'autres, il me semble que la condition multilingue propre à la Casamance et plus spécialement à la ville de Ziguinchor, se déploie au sein d'une aire de convergence remarquable, où les particularismes se maintiennent, se diluent ou se transforment, dans une temporalité relativement brève (si l'on pense au peuplement urbain) et accessible par les différentes méthodologies dont disposent actuellement tant la sociolinguistique que l'anthropologie et la sociologie du langage ou encore l'ethnographie de la communication, pour ne citer que ces approches reconnues. L'étude d'une telle rencontre entre langues et variétés devrait pouvoir beaucoup évoluer avec l'utilisation de matériaux vidéo enregistrés en situation, dont l'analyse devrait permettre une plus fine interprétation des manifestations du contact, qu'il s'agisse de rapprochements interlinguistiques ou au contraire de phénomènes de clôture, tels qu'ils émergent dans la dynamique interactionnelle.

Références

- Calvet, Louis-Jean. 1993. *La sociolinguistique*. Paris : Que sais-je, Presses Universitaires de France.
- Calvet, Louis-Jean. 1994. *Les voix de la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*. Paris : Payot et Rivages.
- Calvet, Louis-Jean. 2003. Weinreich, les contacts de langues et la sociolinguistique ». In : J. Billiez et M. Rispail. (éds.). *Contacts de langues. Modèles, typologies, interventions*, Paris : L'Harmattan, 11-13.
- Childs, Tucker. 2010. The Mande and Atlantic groups of Niger-Congo: Prolonged contact with asymmetrical consequences. *Journal of Language Contact* THEMA 3 :15-46.
- Dreyfus, Martine et Caroline Juillard. 2004. *Le plurilinguisme au Sénégal. Langues et identités en devenir*. Paris : Karthala.
- Ducos, Gisèle. 1978. L'usage du français et des langues africaines en milieu urbain : le cas de Ziguinchor au Sénégal. *Documents Lacito, Afrique* 4. J.-P. Caprile. (éd.). *Contacts de langues et contacts de cultures* : 67-72.
- Gumperz, John J. 1982. *Discourse Strategies*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Juillard, Caroline. 1995. *La vie des langues à Ziguinchor, Sociolinguistique urbaine*. Paris : Presses du CNRS (Collection Sciences du langage).
- Juillard, Caroline. 2001. Voix et identités dans un univers sociolinguistique pluriel . *Traverses* 2. Langues en contact et incidences subjectives : 21-34.
- Juillard, Caroline. 2007. Le plurilinguisme, objet de la sociolinguistique descriptive. *Langage et société* 121-122 : 235-245.
- Juillard, Caroline et Mamadou Ndiaye. 2009 Nommer les langues au Sénégal. Perspectives historiques et sociolinguistiques . In : C. de Féral. (éd.). *Le nom des langues III. Le nom des langues en Afrique sub-saharienne : pratiques, dénominations, catégorisations. Naming Languages in Sub-Saharan Africa: Practices, Names, Categorisations*. Louvain : Peeters, 191-210.
- Juillard, Caroline et Paul Wald. 1994. Le plurilinguisme au Sénégal. Présentation du n° thématique 68 de *Langage et société* : 5-10.

- Lopis Sylla, Jeanne. 1992. Le plurilinguisme dans le temps, *Multilinguisme et développement dans l'espace francophone* : 94-97. Institut d'études créoles et francophones. Paris : Didier Érudition.
- Manessy, Gabriel. 1992. Modes de structuration des parlers urbains. In : *Des langues et des villes*. Actes du colloque international Des langues et des villes, Dakar, 15-17 décembre 1990, Agence de Coopération Culturelle et Technique (ACCT), Didier Érudition, 7-23.
- Martinet, André. 1953. Préface à *Languages in Contact* de Uriel Weinreich. La Haye : Mouton.
- Marut, Jean-Claude. 1999. La question de Casamance (Sénégal), Une analyse géopolitique. Thèse de doctorat. Yves Lacoste (Dir.), Université Paris-VIII,
- Mondada, Lorenza. 2007. Enjeux des corpus d'oral en interaction : re-temporaliser et re-situer le langage. *Langage et société* 121-122 : 143-160.
- Myers-Scotton, Carol. 1993. *Social motivations for code-switching. Evidence from Africa*. Oxford: Clarendon Press.
- Nicolaï, Robert. 2001. La « construction de l'unitaire » et le « sentiment de l'unité » dans la saisie du contact de langues. *Traverses* 2. Langues en contact et incidences subjectives : 359-385.
- Roche, Christian. 1985. *Histoire de la Casamance. Conquête et résistance : 1850-1920*. Paris : Karthala.
- Sapir, J. David. 1965. *A grammar of Diola-Fogny. a language spoken in the Basse-Casamance region of Senegal*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Tabouret-Keller, Andrée. 1983. "Comment" (on focus article of L. B. Breitborde "Levels of analysis in sociolinguistic explanation: bilingual codeswitching, social relations, and domain theory"). *International Journal of Sociology of Language* 39 : 139-148.
- Thomas, Louis-Vincent. 1958-1959. *Les Diola. Essai d'analyse fonctionnelle sur une population de Basse-Casamance*. Dakar, Institut Français d'Afrique Noire (IFAN), 2 tomes.
- Varol, Marie-Christine. 1990. Répertoire linguistique et usage dans une famille judéo-espagnole d'Istanbul. *Plurilinguismes* 1 : 53-63.
- Weinreich, Uriel. 1953. *Languages in contact*. La Haye : Mouton.
- Webb, Vic et Kembo-Sure. (eds.). 2000. *African voices: An introduction to the languages and linguistics of Africa*. Oxford: Oxford University Press.